

M. VARENNE ET LES ANNAMITES

« Décidément, nous aurons tout vu sous cette gueuse de République », s'écria M. Maurras à la nouvelle de la nomination de M. Varenne au poste de gouverneur général de l'Indochine. Et, ma foi, il faut convenir que ce choix pouvait inquiéter certains esprits.

Les socialistes ont toujours été les adversaires de la politique d'expansion coloniale qu'ils considèrent comme une politique d'exploitation et d'oppression des races les plus faibles au profit du capitalisme. Par conséquent, être allé chercher l'un d'eux pour lui confier le gouvernement de l'une de nos plus grandes colonies, n'était-ce pas là presque une gageure ?

D'autant plus que M. Varenne est loin d'être un socialiste repent. Avant de partir pour l'Indochine, il a tenu à déclarer, au contraire, qu'il ne reniait rien de la doctrine de son parti.

Or, pour rester fidèle à cette doctrine, ne sera-t-il pas enclin à laisser s'affaiblir, là-bas, notre autorité qui doit lui apparaître comme instrument de cette exploitation et de cette oppression capitalistes qu'il réprouve ?

C'est tout au moins cette crainte qu'exprimait le cri de protestation poussé par M. Maurras. Il est vrai qu'il y a lieu de distinguer entre les socialistes. Tous n'ont pas la même intransigeance doctrinale. Il en est parmi eux des modérés — et M. Varenne fut toujours le plus modéré des socialistes — qui estiment qu'il vaut mieux prendre son parti des faits et s'efforcer de les modifier dans le sens de ses idées plutôt que de prononcer contre eux des condamnations qui, pour être solennelles, n'en sont pas moins platoniques.

Du reste, M. Varenne est maintenant en Indochine et on peut voir déjà comment il s'y comporte.

Disons d'abord qu'il fut reçu avec le plus grand enthousiasme par la population indigène.

Celle-ci, subjuguée par son titre de socialiste, l'a accueilli comme une sorte de messie et ses acclamations furent telles que M. Varenne paraît même en avoir été un peu gêné.

On a l'impression, en lisant ses premiers discours, qu'il a cherché à modérer cet excès d'enthousiasme par des paroles de calme bon sens et de froide raison.

« J'aime mieux décevoir par mes réserves que par mes actes », est une phrase qui revient souvent dans ses déclarations.

A une délégation d'Annamites qui vint à Saigon lui remettre un cahier de vœux où il était demandé notamment la liberté de la presse en langue indigène, la liberté d'association et de réunion, l'extension des naturalisations, la réforme de l'enseignement et l'élargissement des attributions des corps élus, M. Varenne répondit qu'il ne voulait faire aucune promesse, ayant besoin d'étudier chacune de ces questions avant de se prononcer sur les solutions qu'il lui serait possible de leur donner. Et il mit en garde les Annamites contre les dangers « d'une hâte intempestive qui pourrait leur causer les plus graves mécomptes ».

Il prit, comme exemple, la liberté de la presse en langue indigène. « Si, leur dit-il, elle vous était octroyée immédiatement et si les journalistes de langue annamite mal préparés encore à en jouir sagement en abusaient et semaient, par l'expression outrancière de leurs idées, des troubles dans le pays, une vague de réaction ne tarderait pas à s'élever qui emporterait tout, y compris le gouverneur général avec ses réformes. »

Et il s'engagea seulement à donner des ordres pour que la censure préalable à laquelle est encore soumise aujourd'hui cette presse, s'exerçât dorénavant avec le plus grand libéralisme, mais dans la limite exigée par le souci de conserver au pays sa tranquillité.

Ajoutons, par respect de la vérité, que cette réponse ne fut pas très goûtée par les délégués annamites, et qu'elle leur fit l'effet d'une douche froide tombant sur leur enthousiasme. C'était peut-être une réponse sage, mais, disons-le, qui détonnait un peu dans la bouche d'un socialiste.

A son arrivée à Hanoi, M. Varenne se trouva placé devant une autre difficulté. La commission criminelle du Tonkin, qui est un tribunal d'exception dont le maintien, dans les temps actuels, ne se justifie en rien et est même peu honorable pour la France, venait de condamner aux travaux forcés à perpétuité un vieux lettré d'Annam, du nom de Phan Bội-Châu, qui, depuis plus de vingt ans, avait été mêlé à toutes les agitations révolutionnaires fomentées contre nous. Celui-ci avait été arrêté, l'année dernière, en Chine où il vivait réfugié depuis de longues années, et son arrestation s'était effectuée, il faut le dire, dans des conditions de droit peut-être pas des plus régulières. Arrestation qui fut, d'ailleurs, au point de vue politique, une maladresse, car Phan Bội-Châu était presque complètement oublié par ses compatriotes sur lesquels, du reste, il n'eut jamais une bien grande influence, tandis que son procès lui valut tout de suite une immense popularité et souleva dans tout le pays annamite une émotion qui ne nous était certes pas des plus favorables.

M. Varenne allait-il ratifier purement et simplement cette condamnation ? Cela risquait de lui faire perdre à tout jamais cette confiance que les Annamites paraissent avoir mise en lui ; M. Varenne le sentit et il fit le geste de clémence nécessaire.

On a dit en France que cela avait été une habileté de sa part (1) et qu'il avait réussi de cette manière à enlever à Phan Bội-Châu l'auréole de martyr que lui avait donnée sa condamnation. Mais nous sommes bien certain que M. Varenne a obéi à un sentiment beaucoup plus noble et que c'est exclusivement la voix de son cœur qui lui a dicté cet acte de pardon. Celui-ci se justifiait, du reste, d'au-

tant plus qu'à l'encontre de ce qui a été fait dans la métropole nulle mesure d'antinomie générale n'a encore été prise en Indochine, dont la population nous montre pourtant pendant la guerre le plus parfait loyalisme, sans compter l'appui qu'elle nous apporta en nous donnant ses hommes, ses produits et son argent.

Cette grâce, qui s'imposait, fut, on le devine, bien accueillie par les Annamites et elle leur a fait mieux augurer encore du gouvernement de M. Varenne, sur lequel ils ont fondé cependant de telles espérances qu'il n'est guère possible qu'elles ne leur valussent point quelques déceptions, non pas, certes, à cause d'un manque de bonne foi de la part de M. Varenne, mais par la force même des choses. La position du nouveau gouverneur n'est pas aisée : pris d'une part entre ses convictions socialistes, qui le portent à accorder beaucoup et de l'autre, entre les devoirs de sa charge qui l'obligent à de prudents, mais tenaces refus.

Comme don de joyeux avènement, M. Varenne a inscrit dans son programme l'introduction dans la colonie de certaines lois sociales, telle la loi sur les accidents de travail. Mais nous nous tromperions beaucoup si celles-ci lui acquiesçaient là-bas une grande popularité.

Que l'on songe que l'industrie commence seulement à apparaître en Indochine et que, par conséquent, le prolétariat industriel n'y constitue encore qu'une très faible minorité. Sans doute, il est juste que ces lois sociales y soient appliquées, mais elles ne pourront bénéficier qu'à une petite fraction de la population. La masse des indigènes, qui est formée d'ouvriers de la terre, n'en sentira pas les bienfaits.

Quels sont, en vérité, les aspirations et les besoins de cette masse ? Nul ne saurait exactement le dire. En effet, celle-ci n'ayant pas les moyens de s'exprimer, personne ne connaît réellement ce qu'elle désire. Pourtant étant la plus malheureuse — sa misère est immense surtout en Annam et au Tonkin — c'est d'elle qu'on doit s'occuper le plus et elle

(1) L'Œuvre, No du 7 Mars 1926.

fut toujours la plus oubliée. Il y a là pour le socialiste Varenne une œuvre généreuse et humaine à entreprendre et qui sera à la fois une œuvre de réparation et de justice.

Ceux-là seuls qui jusqu'ici ont réussi, parmi les Annamites, à se faire entendre sont naturellement les membres des classes les plus instruites et partant les plus riches. Ils multiplient les revendications qu'il faut, bien entendu, accueillir, mais avec beaucoup de circonspection et en tenant compte que, par le fait même de leur origine, elles peuvent ne pas s'harmoniser exactement avec les besoins profonds et véritables de la masse et que, dans certains cas même, elles peuvent leur être opposées.

Cette élite, elle-même, entend ne pas être confondue avec la foule des pauvres gens. Quelqu'un cherche-t-il à faire cette confusion qu'aussitôt elle proteste avec ardeur et sur un ton qui montre qu'elle en a été blessée. En voici un exemple :

Cette délégation qui vint à Saigon trouver M. Varenne pour lui remettre ce cahier de vœux dont nous avons parlé tout à l'heure, fut l'objet de moqueries de la part d'un clan d'Annamites adverse qui prétendit qu'elle n'était composée que de va-nu-pieds.

Dans le journal du chef de cette délégation on répond ceci :

« Tous ceux qui ont assisté à notre manifestation ont pu constater de leurs propres yeux que les membres de la nombreuse délégation reçue par M. Varenne étaient pour la plupart, par leur mise, par leur allure, des propriétaires venus de l'intérieur. Les nombreuses automobiles alignées dans les vastes allées du grand parc du palais du gouvernement général attestaient la condition sociale de leurs propriétaires. »

Réponse orgueilleuse et bien symptomatique et qui prouve que les délégations qui viennent là-bas se présenter à M. Varenne n'ont pas toutes des sentiments démocratiques et que ce serait une erreur, en les écoutant, de croire toujours entendre la voix du peuple annamite,

Nous l'avons déjà dit, leurs revendications peuvent être tout à fait différentes

de celles qui s'inspireraient des aspirations réelles du peuple et elles peuvent être marquées d'un esprit particulariste de classe dont il convient de se méfier.

Elles peuvent aussi revêtir un particularisme local. Telle revendication présentée par les classes riches des Annamites de Cochinchine ne sera pas approuvée par les Annamites de l'Annam et du Tonkin appartenant cependant aux mêmes classes. Il y a là toute une distinction nécessaire à faire.

Prenons, par exemple, cette question de l'extension des naturalisations.

On peut assurer, sans se tromper, que celle-ci n'est souhaitée par aucun Annamite d'aucune classe de l'Annam et du Tonkin et qu'elle n'intéresse pas davantage les Annamites de Cochinchine faisant partie des classes pauvres. Cette revendication est exclusivement spéciale aux Annamites riches de Cochinchine.

Nous tenons à insister sur ce point parce qu'en France même cette extension des naturalisations a trouvé des partisans, notamment dans des milieux démocratiques comme celui de la Ligne des droits de l'homme et qu'un récent ministre des colonies, à l'esprit d'ailleurs fort libéral avait préparé tout un projet de loi pour la faciliter et la rendre, dans certains cas, automatique.

Or, proclamons-le hautement, et c'est notre sentiment profond, rien ne serait plus contraire aux véritables intérêts du peuple annamite.

Ces naturalisations sont, à la lettre, une prime à la désertion, un appât immoral.

L'Annamite à qui on accorde le bénéfice de la naturalisation française se voit, du même coup, octroyer tous les droits et avantages inhérents à la qualité des citoyens français. S'il est fonctionnaire, il est placé aussitôt sur le même pied que tous les autres fonctionnaires français au point de vue de la solde, de l'avancement et de la retraite. C'est la clé d'or des situations libérales. C'est le « Sésame, ouvre-toi » devant le portail des libertés françaises.

Quelle tentation, mais aussi quelle injustice !

Voyons quel en serait le résultat :

A mesure que du sein du peuple annamite s'élèverait un homme de valeur, se distinguant soit par son esprit d'entreprise, par ses travaux, par son talent ou par son savoir, nous viendrions l'arracher à sa race pour en faire un citoyen français.

Nous lui dirions : « Renonce à ta nationalité, renie ton pays, abandonne la terre de tes ancêtres, et tu en seras récompensé. »

C'est le marché de Faust et de Méphistophélès. Et à quoi cela aboutirait-il à la longue ? A décapiter le peuple annamite de son élite et à faire de celui-ci un misérable résidu de parias.

Ce serait un véritable crime contre ce peuple et cela sans profit pour la France.

En effet, ces Annamites naturalisés ne font jamais de bons Français. Ce n'est pas leur faute. N'étant jamais traités sur un pied d'égalité par les autres Français d'origine, ils s'aperçoivent vite qu'il ne sont guère que des Français de seconde zone et, comme les blessures d'amour-propre sont celles qui se pardonnent le moins, parce qu'elles sont celles qui font souffrir le plus, les Annamites naturalisés ne sont pas ceux qui nourrissent les meilleurs sentiments envers nous. D'autre part, ils gardent la langue, les mœurs et les croyances de leur pays natal, et ils ne s'assimilent jamais complètement aux Français véritables.

Donc, de quelque côté qu'on les envisage, ces naturalisations n'offrent aucun avantage.

C'est ce que M. Varenne a bien compris et il vient d'enlever à ces naturalisations une partie de leur appât en décidant que, désormais, à égalité de titre et à égalité de diplômes, les Annamites pourraient concourir aux mêmes emplois que les Français dans l'administration indochinoise, sans qu'ils eussent besoin d'avoir acquis la nationalité française, et qu'ils en recevraient les mêmes émoluments.

De même, ce n'est pas par la voie détournée de la naturalisation que les Annamites doivent pouvoir accéder à la plénitude leurs de droits et de leur liber-

té. C'est sur leur propre plan national qu'il faut leur permettre de conquérir ces avantages, nous devons faire d'eux des citoyens annamites et non des ersatz de citoyens français.

Mais c'est là une grosse question...

D'abord nous ne croyons pas qu'un peuple fasse jamais un bien bon usage des droits et des libertés qu'il a obtenus trop facilement du libéralisme de ses maîtres, au lieu de les avoir conquis par son propre effort. Le bulletin de vote qu'on vous a jeté, comme un os à un chien pour taire ses aboiements, n'a pas pour vous qui l'avez reçu la même valeur morale que celui qui fut le gain de longues luttes héroïques et le prix du sang versé par les martyrs de la liberté. Ce bulletin de vote qui vous est tombé, pour ainsi dire, du ciel, comme le numéro gagnant d'une loterie, est déprécié aussitôt qu'il se trouve entre vos mains. Vous avez moins de scrupules à le monnayer, à le troquer, à le vendre, bref, à en faire commerce. Cette dépréciation originelle est, au fond, la cause, si l'on y regarde de près, de tous ces scandales électoraux qui sont en quelque sorte endémiques dans presque toutes nos colonies. Déjà en Cochinchine où les Annamites ont obtenu pour l'élection de certaines assemblées le droit de vote, on voit les électeurs faire un usage mercantile de leurs suffrages.

Evidemment, c'est là un problème ardu et presque insoluble. Car vouloir obliger les Annamites à conquérir leurs droits et leur liberté par un effort héroïque, c'est les encourager à se dresser contre nous pour nous les arracher ; par contre, leur accorder trop facilement ces droits, les leur dispenser comme une aumône, c'est vider ces derniers de leur substance idéaliste et les avilir en les donnant.

Existe-t-il un juste milieu, un moyen terme ?

Pour dire vrai, nous ne le découvrons pas.

D'autre part, les Annamites désirent-ils leur liberté ? Nous aiment-ils ? Nous sont-ils reconnaissants du bien qu'indiscutablement nous leur faisons ?

Ne faut-il pas craindre qu'ils ne soient tentés de retourner aussitôt contre nous ces droits que nous leur concédons et qu'ils ont obtenus de notre idéalisme, d'aucuns diront de notre faiblesse ? Ce sont là autant de questions auxquelles il est nécessaire de répondre.

Bien souvent, nous avons tenu ce langage à certains d'entre eux : « Supposez, leur disons-nous, que demain la France décide soudain de vous rendre votre indépendance, quelle serait votre attitude ? Vous montreriez-vous enthousiastes ? Pavoiserez-vous vos maisons en signe de joie ? »

Et ils nous ont répondu : « Certes, nous ne faisons pas fi de la liberté et nous ne désespérons pas de redevenir libres un jour, mais l'oiseau à qui on ouvre brusquement sa cage, ne s'envole-t-il pas le plus souvent vers la souffrance et la mort ? Cette liberté que vous nous rendriez ne nous vaudrait-elle pas plus d'inconvénients que d'avantages ? D'autant plus que, vous partis, d'autres seraient peut-être tentés de venir prendre votre place et dont la domination pourrait nous être beaucoup plus lourde que la vôtre, à laquelle nous nous sommes, sinon résignés, tout au moins habitués. »

N'est-ce pas là une réponse sage ? Ces Annamites ne repoussent pas la liberté, mais ils craignent que le don de celle-ci ne leur soit prématuré et ils préfèrent attendre l'heure opportune. Mais tous les Annamites ne raisonnent pas de cette façon. Il en est d'autres, surtout parmi les jeunes, au patriotisme plus exalté et plus audacieux, qui, dans leur for intérieur, ne redoutent pas de songer à une lutte dont l'enjeu serait leur indépendance. Ceux-là regardent avec envie le Siam, qui, lui aussi, est un petit pays et qui, sans avoir perdu sa liberté nationale, fait tous les jours des progrès de plus en plus grands dans la voie de la civilisation moderne. L'exemple de celui-ci les frappe d'autant plus qu'avant notre venue, le Siam était une nation faible à côté de la nation annamite qui menaçait même de l'absorber. Et ces Annamites de se demander pourquoi aujourd'hui, ce sont les Siamois qui sont indépendants et eux qui sont asservis ? Sans les Français, se disent-ils, n'aurions-nous pas pu accomplir la même évolution ?

Et de là à penser que nous avons été un obstacle à leurs progrès et à nous considérer comme les ennemis de leur pays, il n'y a qu'un pas ; nous n'affirmerions pas que beaucoup ne l'aient déjà franchi.

Mais si cette lutte désirée par eux s'engageait, on suppose bien que, ce jour-là, ce serait une question de force qui se poserait entre eux et nous. Seraient-ils les plus forts ? Auraient-ils la force de nous bouler hors de l'Indochine ? Les Annamites les plus réfléchis sont les premiers à en douter.

Ceux-ci savent que notre protection leur est utile. Elle est, en effet, aujourd'hui, la meilleure garantie de leur existence nationale. Sans nous, leur pays serait exposé à toutes les convoitises des peuples voisins, lesquelles risqueraient d'autant mieux de s'éveiller qu'elles devraient rencontrer moins de résistance.

Il n'échappe pas à ces Annamites que nous, Français, nous ne serons jamais en Indochine qu'une minorité à cause de la rigueur du climat, qui nous empêchera toujours de faire de ce pays une colonie de peuplement. Notre nombre ira même là-bas sans cesse en diminuant, à mesure que les Annamites deviendront, par le progrès de leur éducation, plus aptes à nous remplacer. Le temps travaille pour ces derniers, il est le meilleur artisan de leur future délivrance. Tandis que cette barrière du climat ne se dresse pas aussi fortement devant d'autres peuples de même race qu'eux, d'un habitat moins différent et qui, s'ils devenaient leurs maîtres, les submergeraient sous le flot de leurs émigrants. Mais les Annamites qui se rendent compte de cela nous aiment-ils ?

Un Annamite nous aimer ! Qui a bien ou jamais avoir cette illusion ! Ne sommes-nous pas pour eux tous les conquérants, les maîtres étrangers, ce qui est une double raison pour qu'ils ne puissent nous aimer. Ils nous supportent et rien de plus.

Au moins, ces Annamites nous sont-ils reconnaissants, puisqu'ils s'aperçoivent de l'utilité de notre protection et qu'ils n'en ignorent pas les bienfaits ?

Certains prétendent que les Annamites sont fermés à tout sentiment de gratitude.

Mais non, les Annamites ne sont pas plus ingrats que n'importe quel autre peuple. Il suffit pour s'en convaincre de voir tous ces temples et toutes ces idoles qu'ils ont élevés sur tous les points de leur territoire et qu'ils entourent encore du culte le plus pieux, à la mémoire de ce gouverneur chinois Si-Nhiép qui, il y a près de deux mille ans, fut en Annam un grand civilisateur. Un peuple qui sait conserver un aussi long souvenir d'un bienfaiteur étranger ne doit pas être accusé d'ignorer la gratitude. Mais la reconnaissance est une dette dont les peuples comme les individus s'acquittent rarement sur l'heure ; elle a besoin, elle aussi, du recul de l'histoire ! Puis, c'est entendu, nous avons rebâti leur maison. Nous y avons fait pénétrer plus de lumière et un peu plus de justice. Grâce à nous il y règne maintenant moins de misère. Mais nous en occupons tout le premier étage. A toute heure du jour et de la nuit, le bruit de nos pas retentit au plafond et les éclats de nos voix impérieuses font trembler les murs. Peut-on s'étonner que les Annamites se sentent plus gênés par notre présence qu'émus par nos bienfaits ? La reconnaissance est une fleur délicate qu'écrase la botte des conquérants.

D'autre part, les Annamites ne sont pas dupes des grands mots que nous avons employés après coup pour justifier notre conquête et qui sonnent aussi creux que cette rhétorique officielle dont ils sont l'habituel ornement. Ils savent fort bien que ce n'est pas pour des raisons sentimentales que nous sommes venus nous installer dans leur pays.

Et pourquoi n'en conviendrions-nous pas nous-mêmes ? C'est l'intérêt et cela seul qui nous a conduits en Indochine et la force qui nous a permis de nous y établir ; de même aujourd'hui, c'est encore l'intérêt qui nous y retient et la force qui nous y maintient. Mais la baïonnette ouvre parfois un passage à la civilisation et la brèche du canon devient la porte de la liberté. Sous le pas des vainqueurs germent parfois des idées qui, plus tard, serviront à l'affranchissement des vain-

cus, comme après l'orage il arrive que dans le jardin dévasté poussent des plantes nouvelles dont les semences furent apportées par le vent de la tempête. En outre, notre présence seule est pour les Annamites une cause de progrès par l'émulation qu'ils tirent de notre exemple.

Dans le discours si mesuré, d'un ton si prudent, que M. Varenne a prononcé à son arrivée en Indochine devant le Conseil du gouvernement de la colonie et qui a suscité cependant chez certains de nos sénateurs une émotion dont nous ne parvenons pas à comprendre la raison, il a dit : « Le fait est qu'en travaillant d'abord pour eux-mêmes les Français ont aussi travaillé pour les habitants. »

Et c'est là une vérité vraie, une vérité évidente. En nous enrichissant, nous les enrichissons. En leur donnant l'ordre et la paix, c'est notre propre sécurité que nous avons assurée. Le bien que nous leur faisons nous profite également, le temps a rendu nos intérêts solidaires. N'exigeons donc pas des Annamites plus de reconnaissance qu'ils ne nous en doivent pour les bienfaits que nous avons prodigués, mais qu'en même temps nous prodiguions à nous-mêmes. Chacun de nos bienfaits porte la marque de notre intérêt. Ne soyons pas trop surpris non plus si les Annamites sont portés à s'armer contre nous des droits que nous leur conférons ; c'est là chose fatale. Plus nous leur donnerons de ces droits, plus il seront forts vis-à-vis de nous, mais nous devons quand même les leur donner. — Comment, quand partirons-nous de l'Indochine ? Nous n'en savons rien, mais nous savons que nous devons en partir un jour, lorsque notre tâche sera terminée, c'est-à-dire lorsque les Annamites seront devenus assez grands pour se gouverner eux-mêmes. Nous ne devons pas rester dans leur pays un jour de plus que notre présence y sera nécessaire et nous ne pensons pas que la France démocratique, la France des droits de l'homme et des droits du peuple, puisse avoir en Indochine une autre attitude ; c'est son devoir qui lui dictera son départ. D'ailleurs, si nous savons bien nous y prendre, notre départ de l'Indochine peut ne pas être une aussi mauvaise affaire pour nous.

Après tout, le but véritable et réel de la colonisation n'est pas d'envoyer outremer des fonctionnaires et des soldats, mais d'établir entre le pays colonisé et la métropole des rapports économiques utiles et un échange profitable de marchandises. L'occupation militaire et civile d'une colonie est uniquement une charge pour le pays colonisateur. Donc si nous réussissons à nous libérer de celle-ci tout en conservant les autres avantages, nous aurons fait une bonne opération.

C'est à nous de savoir partir de là-bas de notre plein gré, de notre bonne volonté et dans les conditions les plus favorables. Quand ? Disons encore une fois que nous l'ignorons, nous ne sommes pas prophète. Mais ce que nous affirmons, c'est que nous devons de toutes nos forces et de

tout notre conscience préparer dès maintenant cette heure-là, et, plus en core, la hâter.

Notre idéal et notre intérêt peuvent y trouver chacun leur compte et M. Varenne, qui est un socialiste, est fort capable de concilier l'un et l'autre. Ce faisant, il aura bien servi la France, l'Indochine et l'humanité. Et vraiment peut-on lui demander mieux ? Ce qui ne veut pas dire que M. Maurras sera rassuré. Mais quelle assurance un républicain peut-il donner à M. Maurras et encore bien pis un socialiste ?

A-E. BABUT.

(*La Revue du Pacifique*)

LA PSYCHOCULTURE OU ADMINISTRATION DE SOI-MÊME

Avez-vous remarqué que nos contemporains sont devenus à peu près incapables de s'écouter les uns les autres ? Voyez-les à table : ils parlent politique, affaires, sports, toilettes et scandales. Ils crient tous la même chose au même moment et se jettent vivement à la face des lieux communs. Ils répètent avec le même feu ce qu'ils ont dit ailleurs au repas précédent et rééditeront au suivant. Ils ne s'entretiennent pas : ils monologuent ensemble. Il émettent leurs (?) idées comme un tiqueur fait son tic. Toute cette animation apparente et contredisante est, en réalité, de l'automatisme. Notre caractéristique présente, en nos propos, est de ne point les contrôler. Renversant le principe du vieux Descartes, nous avons adopté pour règle de notre désordre intellectuel la précipitation et la prévention.

Avez-vous remarqué, d'autre part, que ces bavards, pérorant au hasard sur l'incident politique, le livre ou la pièce du jour, s'imposent par ailleurs des disciplines rigoureuses : sur le terrain de golf, au volant de leur voiture, dans leur cabinet de travail ou de négoce ? L'âpre goût de jouissance qui nous possède aujourd'hui

ne nous permet nulle flânerie, nulle fantaisie. Il nous condamne au maximum de rendement personnel. Combien d'entre nous ne se reposent jamais !... Il faut aller vite, il faut voir grand... Un esprit nouveau, en France, anime les affaires et dirige le travail... Aucune déperdition de temps ou de force n'est admise. Si ce régime intensif surmène l'individu et lui communique cet air absorbé que les jeunes générations portent jusque dans les plaisirs, il profite à l'ensemble. Avant la guerre, l'Allemagne, en un demi-siècle, s'était transformée par l'application de l'intelligence méthodique à la vie sociale. Nous n'en sommes pas encore, certes, à une période aussi nettement et délibérément scientifique de l'organisation collective. Mais nous sommes sur la voie et il n'est plus guère de travailleur ni d'homme d'action qui comote sur l'initiative et la fantaisie individuelles. La notoriété elle-même se traite par groupes et la caractéristique récente de la vie française est bien ce sentiment de la solidarité professionnelle et de l'organisation économique.

Seulement, ces hommes de métier, mettez-les devant la vie ; observez-les dans

leur famille, en présence de leur femme ou de leur amie, de leurs enfants, de leurs invités, des livres et des œuvres d'art... Suivez-les dans ces circonstances délicates et difficiles que l'existence perdife réserve aux plus heureux gagners d'argent : comment se comportent-ils ? Certes, il semble que tous les êtres humains aient été créés pour se méconnaître mutuellement et vivre côte à côte en s'ignorant. Pourtant ce fait général s'est-il jamais accusé plus singulièrement qu'aujourd'hui ? Dans ces jeunes ménages, qui si souvent ne semblent avoir de commun que leur dissipation, lequel des conjoints se soucie de la vie intérieure de l'autre où lui en suppose seulement une ? Chacun d'eux peut dissimuler les pires angoisses ou même les plus folles joies sans que rien soit changé à la superficielle et machinale intimité... Voici un chef de famille parvenu au maximum de sa force laborieuse et de son rendement social... Il est le mari, il est le patron... Il n'est pourtant que le patron, le patron toujours, qui traite sa maison comme une usine ou un comptoir de commerce, et qui ne pressent ni le mortel ennui de son épouse, ni la fougueuse révolte de ses enfants... On demeure confondu, n'est-il pas vrai ? quand d'un œil indifférent on voit sur de pauvres visages la mort déjà présente et que les proches ne s'en doutent même pas. On demeure plus stupéfait encore quand, dans les familles, on aperçoit, en signes éclatants, tant de drames ignorés de ceux-là mêmes qui en sont les victimes... Comme les vivants, tout de même, sont étrangers à la vie !...

C'est qu'on s'occupe de ses affaires, pas de soi-même !...

..

Nous avons déjà noté que l'une des caractéristiques de la science et de la philosophie contemporaines, d'abord tournées vers la nature et l'étude des corps, était de s'orienter vers l'étude de l'homme et de l'esprit. On pourrait objecter qu'il en a été ainsi depuis les livres hindous, depuis Socrate, depuis le christianisme, et que le malheur de nos temps est justement l'abandon de cette tradition et le matérialisme exclusif de nos préoccupations. Mais il faut s'entendre.

Il est vrai que la morale, la religion et même la philosophie ont le plus souvent pris l'homme comme l'objet principal, ou même unique, de leurs spéculations ou de leurs dogmes. Mais nous parlons ici de la science. Or, pour la science, il est plus difficile d'étudier une âme qu'un corps solide ou une figure de géométrie. La science humaine par excellence, la psychologie, en est donc à ses débuts. Elle est la conquête propre de notre époque. Aussi est-elle très en vogue et c'est pourquoi les maîtres de la psychologie et leurs ouvrages ont tant de succès. Voilà pourquoi, même des discussions mondaines sur des thèmes psychologiques ne semblent pas ennuyeuses (bien que beaucoup de gens prétendent que ce soit là « couper des cheveux en quatre »). Mais, d'autre part, constatez cette incapacité qu'ont les hommes d'aujourd'hui à se comprendre les uns les autres, et vous saisirez là l'une des contrariétés les plus frappantes de nos mœurs actuelles. A mesure que la psychologie tend à devenir une science il semble que l'on en fasse moins usage dans la vie. Alors que de toutes les autres sciences découlent naturellement les applications qui ont constitué notre civilisation, pourquoi de la science de l'homme ne tire-t-on aucun emploi pratique ?... Pourquoi n'existe-t-il point une culture psychologique, une psychoculture, comme une culture physique ?... Déjà les médecins qui se spécialisent dans les maladies mentales ont essayé d'une médication psychologique, d'une « psychothérapie » : pourquoi ne point procéder de même pour créer ou développer la santé de l'esprit ?... Est-ce que le système, si malheureusement empirique, de la vieille éducation, qui achève de faire faillite sans être remplacée par aucune autre, ne pourrait pas être renouvelé méthodiquement par l'emploi raisonnable de nos connaissances psychologiques, et est-ce qu'il n'y a pas urgence à procéder ainsi ?...

..

La faiblesse de l'individu contemporain est double.

D'abord sa personnalité tend à devenir de moins en moins personnelle et de plus en plus sociale. Nous avons perdu le sens et le goût tout à la fois de ce qui

est secret, original. La vie la plus intime, la vie sentimentale, n'est qu'objet de potin ou de scandale (quoique le scandale, à proprement parler, n'existe plus). Nous sommes beaucoup moins nous-mêmes qu'autrui et nous nous modelons naturellement selon notre milieu, notre corporation, notre métier, notre rang de fortune, notre train de maison. Comme la silhouette des femmes, notre moi s'uniformise. Par la presse et l'opinion, la vie publique devient la règle de la nôtre et nous pensons ou sentons comme nous nous habillons, selon la mode, sans contrôle ni discussion. Puisque nous avons si peu d'existence intérieure, comment celle des autres, si d'aventure ils en ont une, ne nous échapperait-elle point ?... Les savants ont donc beau chercher les lois de l'esprit, scruter les secrets du cœur, comment leurs études les plus minutieuses sur la personnalité toucheraient-elles des êtres qui n'en ont plus ?... Non seulement l'automatisme professionnel et le mimétisme social nous guettent, mais nous n'avons plus à leur opposer aucun instinct véhément... Vous savez ce que Stendhal appelait « l'énergie » et dont il avait poussé le culte jusqu'à préférer la violence de l'assassin à l'inertie de l'honnête homme. Julien-Sorel ne voyait que la condamnation à mort qui distinguât, dans la société de son temps, un homme d'un autre. Depuis la guerre, cette impétuosité de la nature est probablement ce qui a le plus baissé, par fatigue et surmenage du système nerveux, dans le monde occidental. Ainsi dans le temps même où le mécanisme social contribue à affaiblir le caractère, la nature cesse de fournir le tempérament.

En second lieu, à supposer que l'individu trouvât dans sa complexion originelle de quoi résister à la pression du dehors, il n'aurait pas le temps d'organiser cette lutte et de consacrer sa victoire. La connaissance et le contrôle de soi ne s'acquiert que dans la solitude; c'est le fruit de la méditation et du recueillement. Où donc avez-vous le loisir de méditer aujourd'hui, vous qu'absorbe un métier, vous qu'absorbent davantage encore vos plaisirs ?... Est-ce dans votre bureau, entre vos secrétaires, à côté de votre téléphone, ou bien en dinant en ville, à moins que ce ne soit sur votre terrain de

sport ?... Pour les femmes, trouvent-elle beaucoup plus d'isolement chez les couturiers, dans les goûters, chez elle ou chez leurs amies, dans les grandes villes ou les châteaux ?... On a bien souvent insisté sur le caractère hâtif de l'existence présente : on a bien saisi la fatigue nerveuse dont elle était l'origine. A-t-on assez répété qu'elle était la principale cause de dissipation psychologique et de faiblesse intérieure ?

Par bonheur, il n'y a point de maux sans remèdes, dès qu'on en a diagnostiqué le principe : sans quoi le progrès ne serait qu'une illusion et il est, au contraire, un fait. Le problème, pour nous, est donc bien claire comment fortifier la personnalité affaiblie des hommes d'aujourd'hui ?...

Problème éternel, d'ailleurs, auquel chaque âge, et chaque race prétendit apporter une solution : c'était la religion, toutes les religions n'ayant été que des disciplines destinées à ménager à l'homme du recueillement. Là où fléchissaient les dogmes la philosophie prenait leur place, et là où la philosophie était inopérante la société instituait la morale, toute morale n'étant qu'un ensemble de règles pour l'organisation de soi-même... Or, aujourd'hui, les religions, les philosophies et les morales, devant le raz-de-marée provoqué par le matérialisme industriel, suffisent-elles encore ? Voilà toute la question... N'est-il pas nécessaire, au contraire, dans ce domaine nouveau de l'administration personnelle, de substituer aux moyens anciens, toujours vénérables mais souvent inefficaces, une méthode proprement scientifique ?

Cette science, assurément, n'est pas faite et le temps n'est pas venu où, avec ses données, on pourra élever une âme et construire un caractère comme, avec les lois de la physique, on bâtit un pont ou on fabrique une machine. Mais elle est en formation. Si elle n'apporte pas encore la précision et la certitude sur lesquelles se fondent les techniques, elle permet déjà la bonne volonté et l'effort d'où dépendent le mérite et la noblesse. Elle ouvre des directions, elle prépare une méthode, elle pose des problèmes.

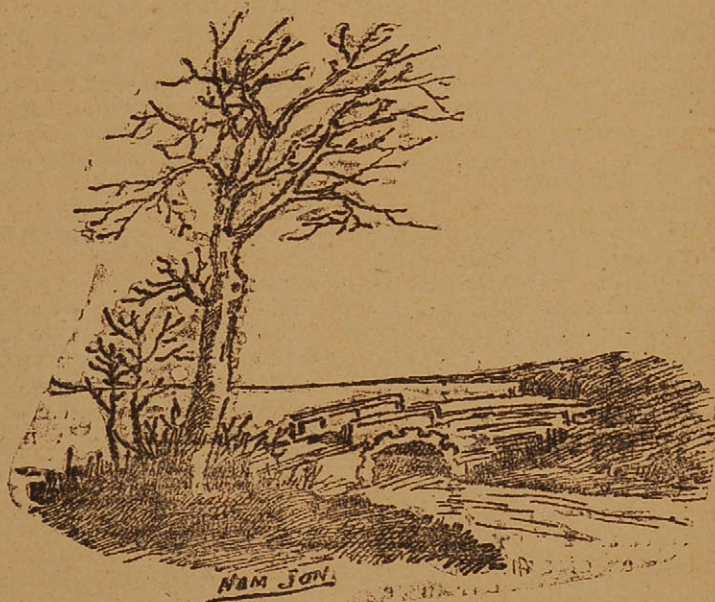
Déjà les éducateurs, les parents devraient tenir compte de ses suggestions. Si elle ne révèle pas la vérité entière et définitive, elle décèle l'erreur. Enfin elle suffit à condamner la plupart de nos habitudes et le fond de nos mœurs. Or, quand on a senti la nécessité d'une réforme, n'est-ce pas déjà la moitié de cette réforme ? Chacun de nous, dès aujourd'hui, peut se dire que, dans la culture physique, peu importe le détail de l'exercice quotidien auquel il demande la santé et la force de ses muscles : l'exercice seul compte. De même, pour les soins à donner à l'âme, ne cherchez d'abord d'autre prescription que de songer à ces soins, quels qu'ils soient. Le nécessaire n'est pas de se dominer, mais de le vouloir, et il est souhaitable qu'il demeure en nous de l'inconnu en réserve, du mystère possible. Luttons beaucoup moins contre nos passions et nos instincts, comme l'ont ressassé tous les professeurs de morale, que contre nos habitudes et contre l'automatisme. Le grand péril de la vie contemporaine, c'est de cliquer les esprits et de mécaniser les destinées. L'homme supérieur, c'est celui qui se connaît assez pour se créer une maîtrise, comme l'artiste se crée une technique, mais qui garde une spontanéité, un élan, une fougue, comme l'artiste ajoute à son métier l'inspiration. C'est donc beaucoup moins d'une science psychologique achevée (le sera-t-elle jamais ?) que nous avons besoin, que

d'une discipline qui nous prépare, de l'enfance à la mort, à méditer sur nous-mêmes et par conséquent sur autrui.

Une jeune fille se plaignait à sa mère de s'ennuyer dès qu'elle ne dansait plus avec ses danseurs : « C'est que tu ne cherches pas à les connaître. Tu oublies que ces garçons ont tout de même une âme... » Est-ce que nous ne ressemblons point, pour la plupart, à cette enfant distraite et indifférente ?... Nous jugeons notre prochain par rapport à la seule pensée qui ne nous quitte pas : notre intérêt. Les êtres comptent à nos yeux tout juste dans la mesure où ils peuvent nous servir ou nous flatter. Nous les considérons par rapport à nous-mêmes : Nous supputons leur rendement social, non leur valeur psychologique. Nous sommes ainsi en relations avec trop de gens pour garder à ces relations leur sens humain. Le précepte de la charité évangélique était : « Aimez-vous les uns les autres. » Le précepte de la vieille morale socratique était : « Connais-toi toi-même. » Le premier précepte de la moderne psychoculture doit être : « Connaissez-vous les uns les autres. »

GASTON RAGBOT.

(Le Temps)



LA ROUTE MANDARINE

I

André Gide a écrit quelque part : « Les jeunes gens que j'ai connus les plus fanatiques d'automobilisme étaient auparavant les moins curieux de voyages. Le plaisir n'est plus ici de voir du pays ni même d'arriver vite dans tel lieu, où du reste plus rien n'attire, mais bien précisément d'aller vite ». Il ajoute : « C'est l'époque de l'impressionnisme, de la vision rapide et superficielle ».

Ces lignes s'appliquent comme le plus souple des gants à ces chauffards, innombrables en France et même aux colonies, qui vont stupidement dévorant l'espace, sans daigner prendre le temps de se recueillir devant un coteau, une vieille église, un coin de rivière.

Fort heureusement, il est possible de réagir contre le snobisme sportif si justement dénoncé par Gide, et de récréer son esprit et ses yeux autrement que par les visions d'un impressionnisme fugitif. Hanoi et Saïgon sont reliés par l'une des plus belles routes qui soient au monde. Aller d'une ville à l'autre, c'est vraiment faire du « beau sport », mais, pour une telle randonnée, bien peu d'« as » consentent à se mettre au volant : ils craignent, apparemment, de n'avoir point sur leur passage d'assez belles galeries pour admirer leurs virtuosités inutiles, et ils préfèrent tourner, en vitesse, dans le petit cercle des excursionnettes, toujours les mêmes.

Combien de Cochinchinois connaissent l'Annam et le Tonkin ? Et, n'étaient les congés qui imposent une halte forcée avant l'embarquement, combien de Tonkinois seraient désireux de connaître Saïgon, et, par delà Saïgon, le Cambodge ?

Ainsi, du fait de l'ignorance, de la paresse, de l'indifférence, il arrive que les diverses provinces de l'Indo-Chine sont comme impénétrables l'une à l'autre. On peut même affirmer qu'en Indochine, le tourisme est un mythe, et que pour un habitant de Phnom-Penh, Cholou ou Saïgon, Hanoi semble beaucoup plus loin que Varsovie pour un natif de Carthagène ou Oslo pour un Maltais. Pour-

tant, avec une auto de puissance moyenne, rien n'est plus aisé à parcourir que les dix-neuf cents kilomètres de la Route Mandarine, — soit un peu plus d'une fois et demie la distance qui sépare Lille de Perpignan. Cinq jours y suffisent. En voici les étapes les plus commodes : Départ de Saïgon-Djiring

(ou Dalat)	300 km.
Djiring — Tuy-Hoa	380 km.
Tuy-Hoa — Quang-Ngai	290 km.
Quang-Ngai — Dong-hoi	395 km.
Dong-hoi — Hanoi	510 km.
	soit exactement 1875 km.

Beaucoup d'arrêts intermédiaires sont possibles : à 200 km. de Saïgon-Phan-thiet. Entre Djiring et Tuy-Hoa : Tour-cham, Ba-Ngoi — Nha-trang. — Entre Tuy-Hoa et Quang-Ngai : Song-Cau et Qui-nhon — Quang-Ngai à Ha-noi : Tonrane - Hué - Vinh-Thanh-hoa, Nam-dinh ; dans tous les endroits dont je viens de citer les noms il y a hôtel ou bungalow.

Ceux qui ont le goût des belles choses pourront se rassasier de pittoresque, cependant que leur estomac (car n'oublions pas la « guenille ») n'aura nullement à souffrir, grâce à l'heureuse installation des bungalows. Les pneus ne connaîtront que rarement l'inclémence des routes françaises, car la voie mandarine est, presque toujours, ce qu'en argot sportif il est convenu d'appeler un « billard ».

II

Partis de Saïgon peu après midi, nous avons, par Bien-Hoa et Phan-Thiet, atteint vers 7 h. du soir le plateau des Tjoma et Djiring, sauvagement situé dans les contreforts boisés du Langbian. En cours de route, nous avons aperçu des singes qui, de branche en branche et d'arbre en arbre, faisaient des galipettes, en poussant des cris d'oiseaux.

Ces routes s'allongent, roses, parmi les luxuriances des verdurees. On dirait des allées de parcs ; les palmiers bercent mollement au vent leurs éventails.

La nuit tombée, à quelques kilomètres avant Djiring, un tigre, aveuglé par les phares de l'auto traverse lentement la route, à quelques mètres devant la voiture. Quel dommage de n'avoir point de fusil ! autrement, le beau carton à faire dans cette large épaule lustrée et trapue, ou dans les bajoues flasques, qui, à la lumière, apparaissent toutes blanches.

L'auberge de Djiring ressemble à une halte de chasse beaucoup plus qu'à un bungalow. On songe à cette fameuse « Osteria » de Calabre dont parle Paul-Louis Courier. Le service est fait par un Moï, presque entièrement nu, qui va, vient, s'empresse, tourne, s'agite, reflétant le bronze de ses fesses dans les innombrables bouteilles qui ornent les buffets, s'échelonnant du Banyuls-Trilles à l'Anis-Pernod, en passant par d'étranges Corton ou Moulin à vent, fabriqués à Bordeaux.

De bon matin, à la fraîche — car à Djiring on respire l'air des cimes, et Dalat n'est pas loin — il faut descendre les pentes rapides du Langbian, aux innombrables virages. Par Dran et Krongpha, nous gagnerons le plat pays, et nous nous rapprocherons de la mer, pour ne la plus quitter. Près de Dran, c'est comme une fourmilière de terrassiers qui, sous la direction d'ingénieurs, travaillent au chemin de fer qui grimpera de Phanrang à Dalat.

On se dirait, ici, dans les Vosges, et, à l'infini, c'est un océan d'arbres, les cimes moutonnent comme des vagues. Il faut, levant les yeux vers l'azur, admirer, à toute heure du jour, les jeux et folatrides des nuages qui s'ébattent voluptueusement dans le ciel. Tantôt de petits flocons blancs s'accrochent aux flancs des arbres, où, au soleil couchant, se juxtaposent, sur l'immense palette céleste, le bleu de roi, la nacre, l'ocre ou la terre de Sienne.

Ça et là, quelque cerfs apparaissent, hâtivement, et révèlent la présence du tigre dans la région. Des groupes de Moï vont, gravissant les pentes, les hommes armés de bambous durcis au feu, les femmes étalant aux regards l'opulence de leurs seins énormes et fermes.

Vers onze heures, du côté de Phanrang, la chaleur devient, même à vive allure, en auto, insupportable. Les routes sablonneuses, sont blanches à crever les yeux. Heureusement, un peu plus loin, des vestiges de tours Tchams jettent une note rouge et grave parmi ce paysage quasi polaire à midi. Ces tours, couleur de pourpre, qu'escaladent les herbes, ont fière allure. Placées tantôt dans la plaine, tantôt juchées sur des pics, elles rappellent le souvenir de l'ancien empire malais de Tchampa, disparu depuis 1822.

III

Nous nous attablons, pour déjeuner, au bungalow familial de Ba-Ngoi, où nous nous étions fait précéder par un télégramme.

De Ba-Ngoi à Tuy-Hoa, la deuxième partie de l'étape sera magnifique. Après le Deo Ca, situé à 400 m. ce sera la merveille du Cap Varella, avec sa route en corniche surplombant la mer, qui vient, parfois, se mourir en des golfes amoureusement creusés et frangés de petites grèves de sable fin.

Enfin, après le formidable bac du Songda-Rang, nous arrivons à Tuy-hoa, que domine pittoresquement, tel un vieux burg, une tour Tcham.

Dans le bungalow merveilleux de Tuy-Hoa, vous avez, pour cinq piastres, une chambre digne d'un palace, un cabinet de toilette immense et luxueux, un repas excellent (il y a de la glace), un garage pour l'auto, un service complaisant et parfait. Qu'il soit permis de féliciter, en passant, les Résidents qui ont sous leur autorité les bungalows modèle de Tuy-Hoa, Quang-Ngai et Dong-hoi. L'on ne connaît pas assez, en Indochine, les petits hôtels tout à fait confortables, qui sont l'un des plus grands attraits de la Route Mandarine. Ces établissements, qui ont des frais énormes, mériteraient, en vérité, qu'un plus grand nombre de touristes leur fissent l'honneur d'y descendre.

IV

Nous repartons, frais et dispos, pour aller déjeuner à Quinhon. Le matin, nous traversons le Song-Cau, dont les impressionnants palmiers, encore inclinés en des poses suppliantes sur le bord des routes roses rappellent les ravages d'un récent typhon. M. le Résident de Song-Cau mérite des remerciements particuliers pour le soin qu'il apporte à faire relever les virages de la route sinueuse qui traverse sa province. Aucun automobiliste ne saurait être insensible à de telles attentions.

A Qui-nhon, l'hôtel est passable, sans plus. Quand on sort des bungalows, tout devient médiocre. Mais ce soir, nous coucherons dans celui de Quảng-ngãi, qui vaut son frère de Tuy-hòa.

La quatrième étape, Quảng-ngãi. Đống-hới, est plus romantique, avec le Col des Nuages et Huế. Le col, situé à 470 mètres, est surmonté d'une porte en briques, qui forme un arceau rouge sur le ciel bleu. Du sommet, l'on aperçoit, très loin, dans le fond du paysage, le chemin de fer et le tunnel, qui semblent des joujoux d'enfant. Au bas de la montagne, il y a un bac à passer, en pleine fournai-se. Les bacs sont le seul calice à avaler au cours de cette longue randonnée: il n'y en a pas moins de quatorze ou quinze. Toutefois, le bac du Col des Nuages a ceci de particulier qu'en débarquant, on se voit assailli par des marchands de coquillages, qui vous offrent des huîtres de forme gigantesque, larges comme le pied d'un cheval.

Nous commettons la sottise d'aller déjeuner à Hué, dans ce que Dorgelés appelle trop justement un « méchant petit restaurant-épicerie » pompeusement baptisé du titre de « Grand Hôtel ». Je conseille amicalement aux futurs touristes de la Route mandarine d'éviter un repas à Hué: il vaut mieux emporter de Quảng-Ngãi un déjeuner froid et s'arrêter sous les ombrages du col, au bord de la route. Avis au commerçant averti qui voudrait tenir un restaurant sérieux à Hué: il y a là de l'argent à gagner, et d'immenses services à rendre aux voyageurs.

Que dire de Hué, qui n'ait été dit cent fois et si bien dit! Ce Versailles d'Extrême-Orient a un charme désuet, une mélancolie et une douceur incomparables, avec sa Citadelle et le Cavalier du Roi, qui dominent la Rivière des Parfums. Cette forteresse, avec ses découpures et ses redans, fait songer aux contrescarpes de Vauban. L'on devine, au fond, loin derrière le mur d'enceinte, les merveilles rouge et or du palais impérial, silencieux et parfumé de frangipaniers, avec ses cours dallées où les pas résonnent comme sur des pierres tombales, car toutes pensées, ici, sont inclinées vers la mort et, sur cette ville royale, plane une philosophie sereine. Les mânes des empereurs à jamais endormis règnent par toute la région et ensèrent Hué de leur invisible présence. Rien ici ne vient rendre macabre ni enlaidir l'idée de la Mort.

La visite aux tombeaux des empereurs est le plus philosophique des pèlerinages. L'on se prend à rêver, quand on voit quelques dizaines d'ouvriers travaillant sans relâche à édifier, dans une note gris-noir, la demeure éternelle de S. M. Khai-Dinh, qui statufié en bronze doré, régissant de son sceptre ce vallon solitaire et romantique, un sourire hiératique sur les lèvres, semble avoir hâte de quitter le monde sensible pour se réfugier au port qu'appellent tous ses vœux. A l'intérieur de l'édifice minutieusement, amoureuxment, avec de minuscules débris de verres de couleur et de porcelaines cassées, des artistes, consciencieux et obscurs, dessinent et sculptent sur les murailles, les colonnes, les corniches des merveilles de couleur et de compositions de feuillages, fleurs somptueuses, oiseaux, lézards.

Et combien d'autres tombeaux encore! La région en est jonchée, — endormis dans des recoins ombreux. Quelle exquise impression suggère celui de Tr-Dúc: que les clairs de lune, sur cette cité en miniature, doivent être voluptueusement céruléens! Un peu partout, dans les campagnes verdoyantes, des stations d'immortalité, comme autant de collines inspirées.

Du haut du Belvédère, la pensée se repose un instant sur les sinuosités ombreuses de la Rivière des Parfums.

VII

Il faut s'arracher à Hué, où nous n'avons passé qu'un jour et demi, et regagner Dong-Hoi. La route brûle et redévient polaire avec, avant Quang-tri, des dunes de sables étincelantes.

Le bungalow de Donghoi est digne des précédents, mais ici la nature est moins solitaire, et l'on n'y goûte pas tout à fait, la nuit, le calme divin de Tuy-Hoa et Quang-Ngai. Mais quel grandiose coucher de soleil, qui illumine la Citadelle et les antiques portes roses ! De petits nuages violets, poussés par la brise, se pourchassent dans l'azur, très doux, qui va se décolorant et que criblent d'instant en instant des étoiles, éblouies d'abord elles-mêmes par les feux insolents de Vénus.

VIII

Reste enfin, hélas ! la dernière étape, car on s'éterniserait sur cette route si variée, si gaie, bien entretenue. Cette étape finale échappe, elle aussi, à la banalité. Une belle sensation nous attend encore : le beau col boisé de la Porte d'Annam, à 110 m, avec son arceau de brique rouge qui enjambe le ciel, comme au sommet du Col des nuages. Puis c'est la descente vers Bèn-Thuy et l'agréable cité de Vinh.

Le soir nous dînerons, vers 6 heures et demie, à Thanh-Hoa, et, à une heure du matin, nous retrouverons les avenues spacieuses et solitaires de Hanoi, qui apparaît si mort lorsqu'on vient de

quitter Saigon ; nous retrouverons aussi l'été du Tonkin, si pénible pour des -voyageurs qui reviennent du Cap Saint-Jacques.

La nuit est étouffante. On va vivre dans l'espérance du proche retour de l'hiver.

Voilà donc terminé ce long voyage. Nous avons bouclé l'S gigantesque, formé par le littoral de l'Indo-Chine. Sans vouloir, le moins du monde, donner dans le chauvinisme, j'avoue que ce n'est pas sans fierté que je rassemble mes souvenirs de route. Il est de bon ton de vanter toujours et a priori l'organisation tant allemande qu'anglaise ou américaine. Des amis qui ont visité la Malaisie et l'Inde m'affirment que les bungalows anglais sont très inférieurs aux nôtres, et je me persuade aisément que les routes avoisinant Chicago, Indianapolis ou Newcastle ne sont nullement supérieures aux « billards » mandarins.

Cela, il me semble bon de le dire et de le répéter, car en Indochine, hélas ! les Européens qui connaissent la route mandarine sont une infime minorité. Je serais très fier, certes, si la lecture des lignes qui précèdent pouvait déterminer quelques confrères du voiant à se mettre en route.

JEAN CAZES

(L'Opinion de Saigon)

